

Bibliothèque numérique

medic@

Hommage au Pr Grasset

*In : Montpellier médical, 1912,
p. 385-427
Cote : 110031*

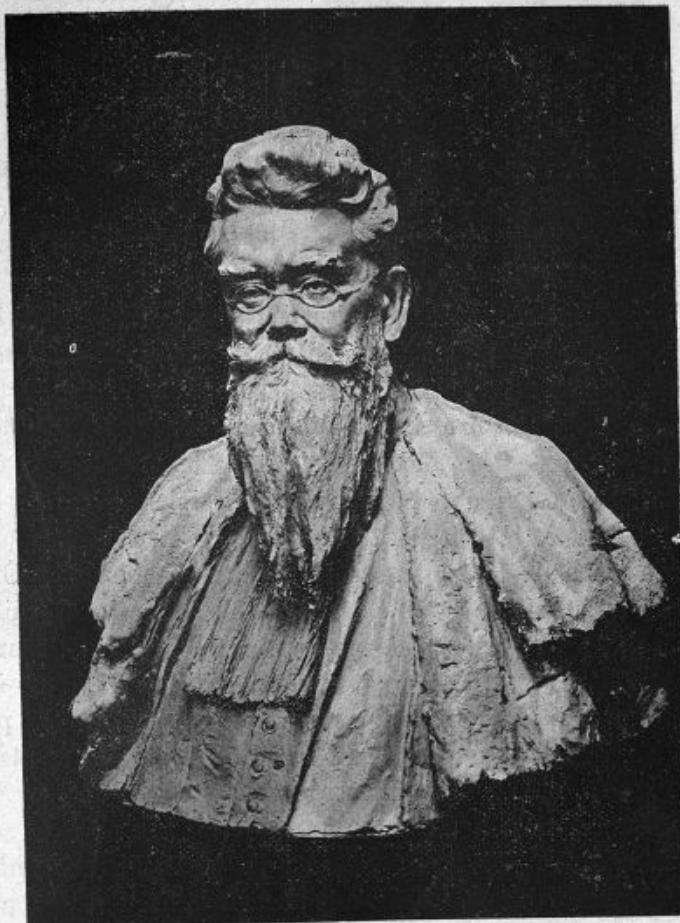
N^o 17

28 AVRIL 1912

TOME XXXIV

MONTPELLIER MÉDICAL

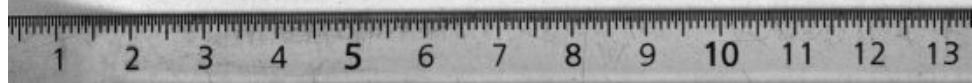
Journal Hebdomadaire paraissant tous les Dimanches



Buste du D^r J. GRASSET, par Antonin INJALBERT

XXXIV

33



HOMMAGE AU PROFESSEUR GRASSET

Entre toutes les joies que peut éprouver un Maître, au cours d'une longue carrière d'enseignement et de recherche scientifique, il n'en est pas, je pense, de plus profonde, de plus noblement émouvante que celle qu'a dû goûter pleinement, dans ces fêtes jubilaires, notre éminent collègue et ami le professeur Grasset.

Quand la sérénité du soir descend sur un homme de bien et de travail, c'est, pour lui, une récompense et un réconfort de mesurer la route accomplie, la part personnelle de progrès réalisée. Déjà, on a assez de recul pour juger l'œuvre avec exactitude et justice ; déjà, on a eu le temps, comme chef d'école, de former d'assez nombreux disciples pour que l'influence du maître soit diffusée, pour que la graine féconde de son enseignement ait germé en jeunes moissons. On a franchi les étapes de bataille, par lesquelles, dans notre milieu médical, une supériorité de position et de renom doit forcément passer, avant de s'imposer, quoiqu'il y ait, ici, des inégalités selon les hommes et les circonstances : l'heure est propice à un examen impartial et à une consécration équitable de la façon dont on a tenu son rôle.

Et, quand cette heure est venue, je trouve que c'est sans fausse modestie — sans exagération d'orgueil, bien entendu — qu'un homme, qui est resté trente ans sur la brèche, peut procéder à cet examen de conscience et de science. Sans doute, selon le mot de Pascal, « le moi est haïssable » ; et c'est toujours besogne délicate, toute de mesure et de tact, pour l'homme à qui cet hommage solennel est rendu, que de l'accueillir comme il convient et d'y répondre par les paroles opportunes.

Sur ce point, le discours du professeur Grasset, en réponse à l'allocution de M. le Recteur, d'une justesse si remarquable, et à l'hommage, plein de cœur et de vérité, du professeur Rauzier, est un chef-d'œuvre de délicate pensée, de ton exact, de gratitude émue, d'ingénieuse composition, de forme littéraire parfaite. Vous avez bien raison, cher ami, de n'avoir pas la tristesse et l'humilité dont est accablé M. Bergeret, de ne point simuler une prétentieuse modestie, et de n'être pas mécontent de votre œuvre.

Votre contribution à la médecine moderne est assez belle pour en avoir de l'orgueil ; et le discours de Rauzier la résume en termes excellents. Je me souviens, encore, de vos premières leçons que j'ai entendues, à la fin de mes études : quelle popularité vous aviez déjà parmi les élèves, quel succès d'enseignement lucide et ordonné ! Et combien le labeur et la parfaite tenue de votre vie scientifique ont tenu ces brillantes promesses !

Si l'on considère d'ensemble l'œuvre didactique de Grasset, on peut dire que sa qualité maîtresse, c'est une exceptionnelle puissance d'assimilation et d'expression claire : je ne crois pas que la science médicale française, si riche cependant en esprits nets, offre un pareil exemple d'intelligence assimilatrice, clarifiante et simplifiante. Les problèmes les plus ardus de la biologie générale (on peut le vérifier dans le tome second de son *Traité de physiopathologie clinique*), les questions les plus obscures et les plus encombrées de la pathologie sont présentées par lui avec une netteté de formule, une forme simple et précise, une pénétration adroite et forte qui font de ce Maître un vulgarisateur hors pairs. Son cerveau excelle à sélectionner les idées, à les grouper en ordre et en lumière, à les fixer en une langue parfaite, où apparaît sa forte culture classique. Et s'il fallait citer un évident exemple de la haute valeur qu'une intelligence médicale doit à de solides humanités, le professeur Grasset nous en offrirait le plus brillant modèle.

Ce qu'il faut admirer encore chez lui, c'est, malgré la surcharge professionnelle, une capacité de production surprise

nante : peut-on citer un écrivain médical moderne qui ait fourni une œuvre de semblable abondance et d'application aussi diverse ? Et ceci témoigne, en dehors d'une facilité de travail supérieure, d'une méthode constante, d'un emploi de temps réglé et calculé pour son minimum de perte. Et d'autres travaux vont suivre encore, qui sont actuellement en chantier, et qui viendront grossir cette considérable contribution : Traité de thérapeutique générale ; Traité de diagnostic général.

Ce qui rehausse cet important labeur scientifique, c'est l'intégrale probité professionnelle de Grasset, son invariable correction confraternelle, la valeur morale de sa pratique. Car, à ne parler que de ses œuvres de forte synthèse ou de hautes doctrines, on finirait par le classer comme un philosophe dans une chaire de médecine. Or, chez Grasset, le professeur se double d'un clinicien de premier rang, observateur pénétrant, d'une précision rare de diagnostic, surtout en neurologie, d'une thérapeutique instruite et opportune. Le même esprit qui a écrit la thèse philosophique des deux psychismes et abordé le difficile problème des limites de la biologie, n'a point dédaigné de rédiger, pour les praticiens, un formulaire, concis et précis, que beaucoup de nos confrères tiennent pour leur guide le plus consulté : et ceci montre bien le double aspect du Maître, également apte aux pensées les plus générales de notre science et à l'application la plus pratique de notre art. J'ai pu, durant de longues années de collaboration médico-chirurgicale à l'hôpital, apprécier le sens clinique de Grasset, sa connaissance profonde des secours chirurgicaux que le médecin peut attendre de l'opération, sa décision rapide pour recourir à l'intervention quand l'heure chirurgicale a sonné, cette heure qu'il ne faut point laisser passer. C'est un côté par lequel Grasset me paraît se rapprocher de ces grands médecins Trousseau et Dieulafoy, qui ont tant contribué à la pénétration bienfaisante de la chirurgie dans la médecine ; et je garde de nos cliniques combinées, médico-chirurgicales, auxquelles Grasset a bien voulu me convier, le plus reconnaissant souvenir.

Professeur FORGUE.

LE DOCTEUR GRASSET

M. Joseph Grasset est né à Montpellier le 18 mars 1849. Il fait ses études au Lycée de notre ville, où déjà commencent à s'affirmer ses tendances philosophiques : avec un maître tel que Fouillée, l'étude de la philosophie devait être pleine d'attrait. Le disciple s'y jette avec ardeur, et une remarquable dissertation sur *l'Idée de Cause*, lui vaut le premier prix de philosophie au Concours général.

Bachelier ès lettres en 1865, bachelier ès sciences en 1866, M. Grasset entre à la Faculté de médecine de Montpellier en 1867 et, l'année suivante, passe avec succès sa licence ès sciences. En 1871, il est reçu au concours interne des Hôpitaux de Montpellier, passe en 1873 sa thèse de doctorat en médecine, et, la même année, est nommé chef de Clinique médicale à notre Faculté.

De brillantes épreuves d'Agrégation le classent, en 1875, à un âge où beaucoup encore ne sont qu'élèves, parmi les maîtres de l'école où depuis il n'a jamais cessé d'enseigner.

Titularisé, en 1881, dans la chaire de thérapeutique, il est nommé en 1887, professeur de Clinique médicale. Tout en conservant ce titre, il enseigne actuellement, et depuis 1909, la Pathologie et la Thérapeutique générales.

Le docteur Grasset est associé national de l'Académie de médecine.

Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1895, il vient d'être promu officier de la Légion d'honneur à l'occasion du 50^e Congrès des Sociétés Savantes et des fêtes du 30^e anniversaire de son professorat.

Voilà donc près de quarante ans que le professeur Grasset s'est voué à l'enseignement. Par une activité qui étonne et qu'on admire, il a su concilier les exigences d'une vie professionnelle des plus occupées avec celles d'un enseignement qu'il a à cœur de ne pas négliger un seul jour. Et ainsi, pierre par pierre, il a élevé l'édifice scientifique, qui a valu

au nom du Maître de franchir rapidement les barrières trop étroites de l'Université provinciale pour répandre au loin, en France et à l'étranger, une doctrine profonde et sûre, dont la renommée nouvelle vient rajeunir la vieille gloire de la Faculté de Montpellier.

C'est à l'étude du système nerveux que le professeur Grasset consacre sa vie scientifique.

Il a jeté les bases de son œuvre en donnant un substantiel *Traité pratique des maladies du système nerveux*, s'adjoint pour ses dernières éditions la collaboration précieuse de son disciple préféré, le professeur Rauzier.

Il expose ses idées personnelles en clinique et en thérapeutique dans ses *Leçons de Clinique médicale*, faites à l'Hôpital Saint-Eloi, de 1891 à 1903, dans ses *Consultations Médicales* (1) et dans sa récente *Thérapeutique des Maladies du système nerveux* (2).

Mais son esprit philosophique devait donner à son œuvre une orientation nouvelle et originale.

Pratiquant un déterminisme scientifique matérialiste, qui procède directement du livre de Taine sur *L'Intelligence*, il sait concilier cette tendance avec des croyances profondes, et il arrive à ce résultat surprenant en séparant les terrains scientifiques et religieux. Cette doctrine, qu'il appelle la doctrine du « libéralisme philosophique », est merveilleusement exposée dans son beau livre sur *Les Limites de la Biologie*, qui classe le docteur Grasset, dit Paul Bourget, dans la préface qu'il a écrite pour cet ouvrage, « parmi les logiciens de notre époque au rang qu'il occupait parmi les cliniciens », et ajoute-t-il, « ceux qui suivent ses travaux de neurologie savent que ce rang est un des tout premiers ».

Son effort actuel porte sur l'étude physiologique de la pathologie, et il parvient à réaliser par la physiopathologie « la médecine physiologique », qu'avait rêvée Broussais, et « la clinique vitaliste », telle que l'avait conçue Barthez.

Il vient d'exposer magistralement cette conception personnelle de la médecine dans le cours de Pathologie et de Théra-

(1) Sixième édition, en collaboration avec le docteur Vedel.

(2) Deuxième édition, en collaboration avec le docteur Rimbaud.

peutique générales, qu'il a professé à la Faculté pendant ces trois dernières années et dont les éléments ont servi de base à son magnifique *Traité de Physiopathologie clinique*, dont les trois volumes déjà parus seront complétés par un *Traité de Thérapeutique générale* et un *Traité de Diagnostic général*, basés sur la physiopathologie clinique.

Le système nerveux a été étudié physiologiquement avec plus de détails.

Après avoir fait l'*Anatomie clinique des centres nerveux*, qui est une anatomie physiologique, une anatomie du vivant, il en fait à proprement parler la physiopathologie clinique. Les *Maladies de l'orientation et de l'équilibre* sont étudiées physiologiquement, puis il analyse le psychisme inférieur, « le polygone », que la maladie permet de dissocier facilement des centres psychiques supérieurs, « centre O ». Ces idées sur les deux psychismes sont clairement développées et appuyées sur une documentation des plus riches dans ses ouvrages sur : *l'Hypnotisme et la suggestion*, *l'Occultisme hier et aujourd'hui*, *le Psychisme inférieur*, *les Demifous et Demiresponsables*, *la Responsabilité des criminels*, etc.

Il a résumé admirablement « trente ans d'études et de réflexions sur le système nerveux » en écrivant ce beau chapitre de biologie humaine qu'est son livre sur *Les Centres nerveux*, où l'œuvre neurologique du Maître se trouve condensée dans toute son originalité, sa profondeur et sa puissance.

L'activité extraordinaire de travail du professeur Grasset s'est manifestée par un trop grand nombre de publications pour qu'il nous soit permis d'essayer d'en faire une énumération complète. Notons toutefois les récents exposés de ses idées médicosociales qu'il vient de faire dans : *Idées Médicales*, *Le Milieu Médical et la Crise médicosociale*, et qu'il va faire dans *Les Humanités et les Médecins* (actuellement sous presse).

Dans toute son œuvre scientifique, à côté du philosophe et du médecin, se montre le littérateur, qui sait se faire apprécier. Le docteur Grasset lit beaucoup et lit de tout. Conférencier recherché, d'un esprit fin et délicat, il écrit dans les

meilleures revues littéraires et a même produit quelques heureuses fantaisies dramatiques.

Le professeur Grasset par son dévouement de médecin inlassable, par la vigueur de sa doctrine et l'étendue de son œuvre, a conquis l'esprit et le cœur de ses malades, de ses collègues et de ses élèves. La Ville et l'Ecole de Montpellier tiennent à lui, comme lui-même tient à sa Ville et à son Ecole.

D^r Louis RIMBAUD.

LES 30 ANS DE PROFESSORAT DU DOCTEUR GRASSET

La cérémonie officielle de la remise du buste et de la médaille à M. le professeur Grasset à l'occasion de sa trentième année de professorat a eu lieu à Montpellier le jeudi 18 avril, à 3 heures et demie, dans la salle des fêtes du Palais Universitaire, sous la présidence de M. le Recteur Benoist.

Sur l'estrade, M. le Recteur Benoist présidait, ayant à sa droite M. le professeur Grasset, M. le professeur Rauzier, M. le docteur Pezet, maire de Montpellier et président de la Commission administrative des Hospices ; M. le professeur Mairet, doyen de la Faculté de médecine ; M. le professeur Oddo, de l'Ecole de médecine de Marseille ; MM. les professeurs Truc et Forgue ; à sa gauche, Son Eminence le Cardinal de Cabrières, évêque de Montpellier ; le sculpteur Injalbert, l'auteur du buste et de la médaille ; M. Vigié, doyen de la Faculté de droit ; MM. les professeurs Estor, Carrié et Puech. A leurs côtés se trouvaient MM. Tissié, H. de Lunaret, F. Fabrègue, Leenhardt-Pomier, L. Guibal, membres du Comité d'honneur, et les membres du Comité d'organisation : les docteurs Diffre, Gaussel, Guibal, Rimbaud et Vedel.

Dans la salle, autour de la famille de M. le professeur Grasset, s'étaient groupés les collègues, les admirateurs, les amis et les élèves du Maître, venus en foule pour prendre part à cette grandiose manifestation.

Aux tribunes, avaient pris place les étudiants en médecine et un grand nombre d'élèves des autres Facultés.

L'enthousiasme de l'auditoire n'a cessé de se manifester pendant les discours qui furent prononcés successivement par M. le Recteur Benoist, par M. le professeur Rauzier et par M. le professeur Grasset.

Discours de M. le Recteur

MON CHER MONSEIGNEUR GRASSET,

Cette cérémonie à laquelle nous sommes tous heureux d'assister offre un trait vraiment caractéristique, et que je ne peux m'empêcher de relever.

S'il y a des conjonctions d'astres qui ne se produisent qu'à de longs intervalles, le spectacle que présente cette estrade où nous sommes n'est pas moins rare dans son genre et je le signale d'avance aux annalistes de l'avenir qui seront curieux de noter les faits de notre vie universitaire. Les hommes qui nous entourent, séparés les uns des autres par le monde où ils vivent et par les idées qu'ils professent, n'ont guère l'occasion de se rencontrer ; ce qui les réunit aujourd'hui, c'est un sentiment très noble, c'est le désir unanimement d'honorer en vous un des plus illustres enfants de notre ville, celui qui représente le plus glorieusement nos vieilles traditions médicales.

Mais ce n'est pas seulement à Montpellier, c'est dans toute la France que se sont recrutés les membres du Comité qui a organisé cette fête ; nous avons le plaisir d'avoir aujourd'hui parmi nous des représentants d'autres Universités françaises, et nous savons que ceux qui n'ont pu venir s'associent à nos sentiments.

Enfin nous avons eu la joie d'apprendre, il y a peu de jours, que M. le ministre de l'Instruction publique, informé de la belle manifestation qui se préparait, avait voulu lui donner une consécration suprême ; en nommant M. Grasset officier de la Légion d'honneur, il lui a témoigné son estime d'une façon éclatante ; et avec sa haute autorité il a confirmé le jugement que portent sur lui ses pairs, c'est-à-dire les médecins illustres de la France

et de l'étranger. Je me permets d'en remercier respectueusement Monsieur le Ministre en mon nom et au nom de notre Université.

Notre Université ! Elle et vous, mon cher Monsieur Grasset, vous êtes inséparablement unis dans ma pensée, car dès mon arrivée à Montpellier j'ai pu voir avec quelle ardeur infatigable vous travailliez à sa grandeur et à sa prospérité. Jamais, vous n'avez hésité à sacrifier ce temps précieux dont vous savez faire un si bon usage, quand on s'adressait à vous pour une œuvre utile : qu'il s'agit de la lutte antituberculeuse ou de cet enseignement interscolaire où les élèves des diverses Facultés se mêlent pour des études communes, je vous ai trouvé toujours prêt. Aussi ce que je veux louer en vous aujourd'hui, ce n'est pas ce que tout le monde connaît, le clinicien, le professeur, l'écrivain scientifique dont les ouvrages sont le bréviaire des médecins comme des philosophes ; c'est ce qu'on ne voit pas, c'est ce qui ne fait pas de bruit, c'est le labeur obscur du bon ouvrier dévoué à sa tâche. Ce n'est pas seulement par les dons brillants de votre intelligence que vous continuez cette lignée des grands médecins, honneur de notre école : c'est par votre action de tous les jours sur ces jeunes gens dont vous avez fait l'éducation médicale, et qui maintenant devenus hommes et quelquefois médecins de talent, retrouvent en eux, pour peu qu'ils veuillent s'interroger, les sciences déposées par vous dans leur esprit : une conversation en sortant de l'Hôpital, un mot jeté en passant, un bon conseil donné à un étudiant qui tâtonne, voilà de petits faits, que nulle histoire n'enregistre, et qui peuvent être décisifs pour l'orientation d'une carrière, pour l'affermissement d'une vocation.

Jeunes gens qui m'écoutez, s'il en est parmi vous d'ambitieux (cela est permis à votre âge), rappelez-vous non seulement les leçons, mais l'exemple que vous a donné votre maître. Si vous êtes doués comme lui, travaillez, les honneurs viendront tout seuls : et même si votre fortune dût être moins éclatante, consolez-vous, et dites-vous que l'essentiel, c'est moins encore d'entendre votre nom voler sur la bouche des hommes que de vous dévouer, comme il l'a fait lui-même, à une œuvre qui nous dépasse et qui nous survit.

Discours de M. le professeur RAUZIER

MON BIEN CHER MAÎTRE,

A l'occasion de vos trente ans d'enseignement magistral, le plus ancien de vos élèves, qui s'honore d'être en même temps le plus fidèle de vos amis, est fier, en vous apportant l'hommage de tous ceux qui vous admirent et qui vous aiment, d'y joindre les vœux, et de dire aussi la gratitude, des nombreuses générations de médecins que vous avez accueillis, que vous avez formés, que vous avez marqués à votre empreinte.

Certes, l'imposante solennité qui nous réunit aujourd'hui est chose exceptionnelle, inédite, unique, si je ne m'abuse, dans les annales de notre Université ; jamais encore on n'avait senti le besoin de glorifier *de la sorte*, de leur vivant et en leur présence, l'un des maîtres éminents dont nos Facultés ou Ecoles ont eu le droit de s'enorgueillir. Eh bien ! cet hommage, dont vous sentez dès lors tout le prix, il n'est, à votre endroit, ni l'œuvre exclusive d'amis dévoués, ni l'acte restreint d'un groupe de bonnes volontés reconnaissantes ; il constitue l'*explosion* publique d'un sentiment général ; il s'imposait ; il était nécessaire ! Et nous, les ouvriers mais non les promoteurs de cette irrésistible tendance, nous n'avons été que les artisans matériels, les organisateurs en quelque sorte désignés, d'une manifestation qui devait être, qui répondait à un véritable besoin. Nous avons simplement provoqué, canalisé et dirigé, les innombrables éléments dont, isolée, l'action demeurait incapable de s'extérioriser utilement.

Si vous avez, mon cher Maître, semé toute votre vie la reconnaissance sous vos pas, le Comité d'initiative dont la mission prend fin aujourd'hui ne saurait en dire autant ; sa mission fut particulièrement difficile, non point qu'il ait jamais rencontré l'ombre d'un sentiment hostile, mais parce qu'il a fallu faire un choix entre les bonnes volontés. La constitution du Comité d'honneur fut particulièrement ardue, et je m'excuse, au nom de mes collaborateurs et au mien, auprès de ceux qui n'ont pu y prendre place, tout en ayant, à des titres divers, le droit d'y figurer. Que de savants, que d'amis, que d'élèves auraient pu prétendre, à

accréditer de leur nom l'œuvre du groupe exécutif ! Plût aux dieux, disait Socrate, que cette petite maison fût pleine de vrais amis ! Ici ils étaient trop, et nous avons dû, à notre corps défendant, limiter le nombre de nos membres d'honneur.

Parmi ceux-ci, et quoique notre reconnaissance s'adresse également, et sans restrictions, à tous ceux qui ont bien voulu nous seconder de leur autorité et de leur crédit, il en est quelques-uns qui nous permettront de leur témoigner en particulier notre gratitude pour l'honneur qu'ils nous ont fait en nous autorisant à inscrire leur nom sur notre liste.

Vous avez, Monsieur le Recteur, en nous offrant spontanément, pour la fête d'aujourd'hui, le Palais universitaire et en acceptant la présidence de cette cérémonie, témoigné une fois de plus de l'intérêt que vous portez à notre Ecole et de l'estime affectueuse que vous éprouvez pour celui qui en est, à l'heure actuelle, la plus glorieuse incarnation. Vous n'en voudrez pas à un de vos anciens élèves (j'espère que cette allusion à un passé déjà lointain n'évoquera pas dans votre esprit de souvenirs trop amers) d'admirer, en vous remerciant, votre effort constamment soutenu vers le beau et le bien, l'idéal de justice et de bonté que vous poursuivez sans cesse, la haute et sereine philosophie dont vous empruntez le secret aux grandes figures de l'histoire, qui vous ont passionnément conquis.

Aux côtés du chef affectionné qui nous préside, je salue avec respect l'illustre et vénéré prélat qui est venu porter à notre Maître un témoignage de son auguste amitié ; la pourpre romaine qui le recouvre aujourd'hui n'a point rendu son cœur plus distant ; elle donne à son concours plus de solennité, plus d'éclat et, partant, plus d'autorité. Il me permettra de lui dire la joie qu'a suscitée *chez tous* — même chez ceux qui n'ont que rarement l'honneur de l'approcher — la nouvelle de la haute dignité qui vient de lui être conférée ; tant est suggestif et rayonnant le prestige d'une grande éloquence mise au service d'un caractère et d'un penser élevés ! Tant demeure impressionnant pour tous le rare et merveilleux spectacle des hautes vertus, noblement et simplement pratiquées, comme choses toutes naturelles !

En acceptant de faire partie de votre comité, mon cher Maître, MM. Paul Bourget, Emile Faguet et Fouillée nous ont montré en quelle estime vous tiennent ceux qui président aux destinées des Lettres françaises. Cette estime, et j'ajouterais même leur admi-

ration à l'endroit de votre personnalité, ils les ont déjà proclamées dans la préface qu'ils ont écrite pour certains de vos ouvrages. Depuis longtemps ils savent qu'en littérature, comme dans les autres branches de l'universelle science, il est peu de choses qui vous échappent. En publiant vous-même sur leurs œuvres des études fortes et documentées, vous leur avez donné la mesure de l'acuité avec laquelle s'exerce votre sens critique, et vous avez conquis de haute lutte la flatteuse amitié de ces grands maîtres de la pensée moderne.

La présence dans notre Comité d'honneur d'un grand nombre des représentants du corps universitaire montpelliérain, se rattachant à toutes les branches de l'enseignement supérieur, la flatteuse adhésion de maîtres et de collègues appartenant aux autres Facultés de médecine, n'ont besoin ni d'être expliquées ni d'être justifiées. Tous connaissent, aiment et admirent le Maître que nous fêtons aujourd'hui ; ils sont fiers de le compter parmi les membres les plus fidèles et les plus dévoués de la grande famille universitaire, et ils ont mis autant de zèle à nous seconder que de joie à accueillir nos avances. Nous les en remercions chaleureusement, ainsi que les représentants de la Commission administrative des Hospices, les membres ou présidents des diverses Sociétés savantes qui ont bien voulu accepter de figurer dans notre Comité ; et aussi les distingués mandataires de cette société montpelliéraine, si aimable et si cultivée, qui se montre toujours heureuse de participer aux manifestations ayant pour but d'exalter, à l'instar des belles actions, le talent sous toutes ses formes.

Merci, enfin, à tous nos souscripteurs : élèves, amis, admirateurs, obligés ; à tous ceux dont l'obole spontanée, tantôt fastueuse, d'autres fois modeste et d'autant plus touchante, nous a permis de réaliser dans toute son ampleur le programme que nous nous sommes tracé dès l'origine. À tous, présents ou éloignés, j'adresse, au nom du Comité, un hommage plein de gratitude.

Que dire maintenant des membres du comité d'initiative, de mes chers collaborateurs de la première heure, de ceux qui m'ont aidé à mener à bien l'œuvre, depuis longtemps méditée, qui trouve aujourd'hui sa consécration ? Je dirai qu'ils ont mis à la préparation de cette fête tout leur cœur et beaucoup de leurs pensées, qu'ils sont heureux du succès obtenu, mais ne se sentent nullement pour cela — pas plus, d'ailleurs, que celui qui vous parle —

allégés de la dette de reconnaissance contractée à l'endroit du Maître que nous glorifions.

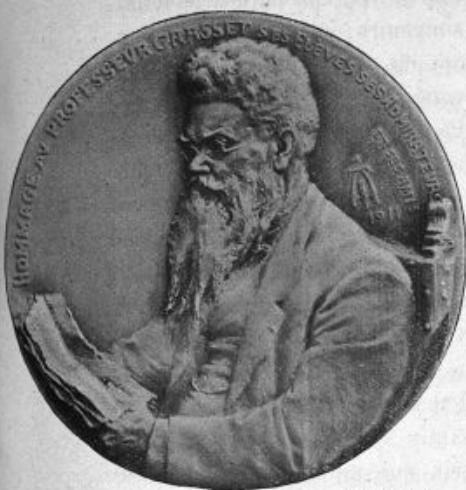
**

Si mes souvenirs portant sur l'antiquité latine et grecque ne sont point en défaut, je vous rappellerai que nos glorieux ancêtres avaient coutume, pour honorer les hommes qui avaient bien mérité de la patrie, de leur décerner en pleine place publique l'hommage de leur reconnaissance et de leur admiration ; parfois aussi on pérennisait par le marbre leur image, que l'on offrait de la sorte au culte attendri des générations à venir. Nous inspirant de ces grands exemples, nous avons décidé, mon cher Maître, d'offrir à celui qui est la gloire de notre Ecole, en plein forum universitaire, son buste en marbre et une médaille commémorative. — Au dernier moment, un ministre de l'Instruction publique vraiment digne de ce nom, un homme public qui paraît avoir de la science et de ses glorieux représentants une conception personnelle et élevée, est venu ajouter à la couronne d'hommages que nous avions tréssée un fleuron d'un prix inestimable. Le nom de M. Guist'hau, qui, sur le seul crédit du monde savant, a conféré au professeur Grasset la croix d'officier de la Légion d'honneur sera toujours prononcé avec respect par les amis de notre Université.

Pour remplir, en notre programme, les ambitions d'art et de vérité qui étaient légitimes puisqu'il s'agissait de vous, mon cher Maître, nous avons visé haut et fait appel au talent d'Injalbert ; dès l'abord et sans discussion nous avons désiré, pour fixer l'image du grand maître montpelliérain, le concours de l'illustre sculpteur qui, entre autres merveilles, dota l'art français du *Christ en croix* et du *Titan*. Laissez-moi le proclamer bien vite, en offrant à l'éminent artiste l'hommage de notre admiration et de notre gratitude : nos premières ouvertures, encore imprécises et incertaines, furent accueillies avec une telle faveur et un si parfait désintéressement que nous avons sollicité de M. Injalbert l'honneur de le compter parmi les membres de notre comité.

Voici le buste ; saluons du même élan l'auteur et son modèle. Dans ce magnifique bloc de marbre, taillé par un ciseau qu'ont certainement inspiré les divinités de l'Art, vous retrou-

verez sans peine, je ne dis pas seulement une ressemblance qui est frappante, mais l'expression habituelle d'une physionomie à tel point caractérisée qu'elle en devient inoubliable dès le premier contact. Sous un front vaste et puissant, surmonté d'une épaisse chevelure dont la masse, drue et serrée, atteste une durable jeunesse, de lourds sourcils protègent, sans les masquer, des yeux vifs et brillants, dont l'artiste a su rendre la subtile,



Phot. Cairoï



Phot. Cairoï

profonde et troublante suggestion. Le nez, un peu fort, de chaque côté encadré par une oblique dépression surmontant la moustache, la bouche en partie dissimulée par cette dernière, une barbe longue et pointue s'abattant en fleuve sur le rabat que découvre, entrebaillée, la pèlerine à triple rang d'hermine ; tous ces caractères, et jusqu'à cette légère asymétrie faciale à laquelle vous semblez tenir, mon cher Maître, parce qu'elle s'insurge contre les théories de Lombroso (d'aucuns diraient qu'elle les confirme ; tout dépend du point de vue auquel on se place), tout cela donne une impression de force et de vérité telle qu'il s'en dégage à la fois de la vie et de la pensée.

Plus modeste par sa masse, mais comparable au buste par ses qualités artistiques et par les souvenirs qu'elle évoque, est la médaille commémorative que nous vous offrons, ainsi qu'à nos

souscripteurs. Nous nous sommes efforcés de concentrer, en l'espace restreint dont nous disposions, les emblèmes les plus précieux, ceux dont la perspective associée devait parler bien haut à votre cœur, comme au nôtre.

Pour nous, il y a tout d'abord *votre image*, qui, à elle seule, occupe une des faces de la médaille. Que de souvenirs appellera, dans l'âme de ceux qui la recevront, cette image, rapprochée des deux dates qui soulignent trente ans d'enseignement magistral, et surmontée de l'hommage reconnaissant de vos élèves, de vos admirateurs et de vos amis ! Que de souvenirs émus, réconfortants, ineffaçables, pour tous ceux qui ont eu, à des titres divers, le privilège de vous approcher ou de vous suivre aux diverses étapes de votre existence ! Depuis votre vénéré maître, l'éminent philosophe Fouillée, qui, au temps de vos études classiques, eut la joie de vous voir obtenir, récompense suprême de son enseignement classique, le prix de l'Empereur, qui vous dispensa du service militaire, jusqu'à nos étudiants actuels, qui suivent avec passion vos Leçons de pathologie et de thérapeutique générales, que de conquêtes intellectuelles, morales et affectives vous avez su réaliser parmi les multiples générations que vous avez côtoyées au cours de trente années d'une existence suractive ! Je n'ose, en raison de votre présence, m'appesantir sur les qualités personnelles du cœur, de l'âme et de l'esprit, qui ont su forcer la reconnaissance et l'admiration de tous ; qu'il me suffise, et je ne puis trouver d'argument meilleur, d'enregistrer l'empressement ému et la touchante unanimous avec laquelle l'armée de vos obligés, élèves, collègues et amis, ont répondu à l'appel de notre comité.

N'est-il point possible, cependant, de souligner sans y insister le bel exemple de dignité professionnelle et de solidarité médicale que vous n'avez cessé de fournir (vivante leçon de belles choses !) aux innombrables médecins avec lesquels l'exercice de la profession vous a si souvent mis en contact ? Avec vous l'on a toujours appris, en même temps que l'art du diagnostic et d'une thérapeutique rationnelle, la pratique d'une déontologie cordiale, large et tolérante pour les autres, stricte et rigoureuse pour soi-même.

Puis-je, d'autre part, ne point évoquer ici, en présence de la foule de vos obligés qui m'écoute, l'inlassable dévouement, l'exquise bonté, le désintéressement parfois excessif, avec lesquels vous exercez, dans la clientèle de notre Midi, une sorte de royaute médicale ? Autant préoccupé du moral que du physique,

connaissant mieux que personne les mystérieux détours de cet appareil nerveux qui constitue, chacun le sait, le grand milieu énergétique de l'organisme et dont l'étude fut toujours pour vous un objet de prédilection, vous exercez sur la plupart de ceux qui vous consultent une suggestion véritable, souvent supérieure dans ses résultats aux bienfaits de la matière médicale. Est-il étonnant qu'avec ces qualités professionnelles vous ayez conquis, dans toutes les sphères de « votre » population montpelliéraise, dans toute la région et, parfois aussi, bien loin, une grande et légitime popularité ?

Et je m'en voudrais d'oublier la reconnaissance des humbles, de ces malades auxquels, pendant vingt-six ans, à l'hôpital et tous les jours, vous avez prodigué les trésors de votre science, le réconfort de vos encouragements. Voilà pourquoi l'administration de nos Hospices, qui vous considère comme un de ses plus dévoués collaborateurs, a tenu à honneur d'être représentée dans la liste des personnalités accréditant votre jubilé professoral.

A côté des reconnaissances individuelles, il est une autre forme de la gratitude qui doit vous échoir, et M. le Recteur l'a fait ressortir avec toute l'autorité que lui confèrent ses hautes fonctions : c'est la gratitude du corps et du milieu enseignant, de l'Université montpelliéraise en un mot. Par votre enseignement, vos publications, votre étonnante activité, le rôle que vous avez joué dans les congrès, dans les œuvres d'assistance, dans les commissions officielles, vous avez jeté sur notre Faculté de médecine, et en même temps sur notre Université, un lustre et une notoriété qui, franchissant les limites de notre région et de la France, ont, pour la plus grande gloire de notre intellectuelle cité, porté et propagé le bon renom de Montpellier jusque dans les pays lointains.

Tout ceci, mon cher Maître, sera aussi rappelé à vos amis par le dessin qui occupe en partie le recto de la plaquette ; ils y trouveront, reproduite d'après une photographie, la façade de notre Faculté de médecine, dont vous êtes l'honneur et le drapeau, comme le furent autrefois Lapeyronnie et Barthez, qui en gardent jalousement le seuil. Vous-même y trouverez une perspective qui vous est familière et que, sous une incidence un peu différente, vous contemplez tous les jours des fenêtres de votre demeure : l'entrée de notre Ecole et, tout auprès, les majestueux piliers, les tours imposantes, de notre antique et grandiose cathédrale. Un foyer

34

XXXIV

de la science humaine avoisinant un sanctuaire de la foi ! Les deux grands domaines de la pensée, tous deux également élevés, également mystérieux, également respectables ! Tous les deux accessibles aux mêmes intelligences (et nul n'a montré mieux que vous, mon cher Maître, qu'un grand savant peut être en même temps un grand chrétien), mais avec cela bien distincts l'un de l'autre en leur principe, ne devant ni se pénétrer ni se confondre, n'acceptant l'un de l'autre ni empiètement ni fusion.

**

Ce groupement symbolique m'amène, par une transition toute naturelle, en abordant maintenant la brève analyse de votre œuvre scientifique, à dire quelques mots de l'un des ouvrages dont nous avons tenu à graver le titre sur votre médaille, parce qu'il compte parmi ceux auxquels vous avez confié le meilleur de votre pensée, l'essence de vos convictions intimes.

Dans vos *Limites de la biologie*, livre de chevet pour bien des savants autant que pour les représentants de toutes les confessions, vous avez développé et soutenu, avec une logique aussi brillante qu'irréfutable, des idées analogues à celles que je viens d'exprimer et de résumer bien pauvrement.

Comme le dit avec juste raison Bourget, dans la magnifique Préface qu'il a écrite pour ce beau livre de critique philosophique, les deux cents pages que vous avez consacrées à cette question de doctrine ont été « passionnément lues et passionnément discutées ». Vous avez « abordé là — ajoute le grand écrivain, — et résolu de la façon la plus saisissante, un des problèmes les plus essentiels de notre âge, et qui n'est rien moins que celui de la valeur de la science ».

Loin de constituer un pamphlet contre cette dernière, votre livre l'a rendue plus forte et plus inattaquable, en délimitant ses frontières et dressant une carte exacte de l'empire scientifique.

Vous montrerez le domaine de la Biologie, celle parmi les sciences qui vous intéresse le plus, borné en bas par les sciences physico-chimiques ; latéralement, par la morale, la psychologie, la littérature et les arts, l'histoire, la sociologie et le droit ; en haut, par les mathématiques, la géométrie, la logique, la métaphysique, la théologie et la religion.

Vous insistez sur cette notion, trop souvent méconnue, que les procédés applicables à l'étude des sciences biologiques ne sauraient être utilisés dans les autres domaines, et que toute science,

la théologie comprise, a ses principes, ses méthodes, ses dogmes fondamentaux.

Dès lors, point d'antagonisme entre la science et la religion ; « la théologie, science des vérités révélées, ne peut être ni classée dans les sciences positives, ni jugée par les sciences positives » ; seuls leurs empiétements réciproques provoqueraient un désaccord immédiat et irréductible. *Nec ancilla nec domina*, telle est votre formule.

Ainsi comprise (et c'est là votre conclusion), « la Biologie n'est ni tyrannique, ni intolérante, en même temps qu'elle n'est ni asservie ni dépendante. Elle laisse à chacun de ses disciples sa liberté de penser, de savoir et de croire, en psychologie, en métaphysique et en religion, comme elle le laisse libre en mathématiques et en physico-chimie. Cette doctrine, qui est celle du *libéralisme scientifique*, consiste simplement à dire à la biologie, comme à chacune des autres sciences : Ne cherchez point à sortir de vos limites naturelles, et on respectera votre domaine. N'empiétez pas, et vous ne serez pas envahis. Chacun chez soi ! »

Comme le dit Bourget, par l'opinion duquel je tiens à terminer cette brève analyse, l'œuvre de délimitation que vous avez accomplie en traçant les limites de la science biologique vous classe désormais, parmi les logiciens de notre époque, au rang que vous occupiez déjà parmi les cliniciens.

En plus des *Limites de la biologie*, trois de vos ouvrages seulement, choisis, non sans motifs, dans la riche collection dont nous a dotés votre activité féconde et vraiment géniale, demeurent pérennisés sur l'envers de votre médaille ; ce sont les *Demifous*, les *Deux psychismes*, enfin votre merveilleux et tout récent *Traité de Physiopathologie clinique*.

Votre livre sur les *Demifous* (en un mot, n'est-ce pas ?) et les *Demiresponsables* est, à bien juste titre, un de vos fils de prédilection. Vous y tenez parce que les idées personnelles qui s'y trouvent exposées ont fait, depuis, leur chemin, après avoir été beaucoup discutées. Vous avez préludé à sa publication par un certain nombre de conférences, de leçons et d'articles sensationnels ; et j'ai conservé le souvenir du succès qu'obtint à cette époque, dans les milieux littéraires, le brillant plaidoyer dont la *Revue des Deux-Mondes* eut l'enviable primeur. Il est intéressant de suivre avec vous les étapes successivement franchies par votre esprit

dans la gestation de cet important problème, à la fois médico-philosophique et médico-juridique, qui ne tend à rien moins qu'à proclamer l'individualisation des peines.

« Quand, en 1900, dites-vous, — j'ai rencontré pour la première fois la question des demifous, je ne poursuivis qu'un but : étudier et préciser les rapports qu'il y a entre la supériorité intellectuelle et la névrose, montrer l'existence et la vraie nature de ces rapports, réfuter la théorie lombrosienne du génie-névrose et marquer la place de la supériorité intellectuelle anormale dans la famille névropathique.

» Après l'apparition du livre de Michel Corday, j'ai repris la question — c'est ici l'article de la *Revue des Deux-Mondes*, — et montré ce que sont les demifous au point de vue scientifique, prouvé leur existence médicale, indiqué les services qu'ils peuvent rendre à la société, leur valeur sociale, et aussi le mal qu'ils peuvent lui faire, n'étant qu'à demiresponsables du mal comme du bien.

» Entre temps, j'avais essayé de montrer ce qu'est la responsabilité médicale, en quoi elle se distingue de la responsabilité morale, comment elle peut, par suite, être envisagée par tous les médecins, quelle que soit leur opinion philosophique ou religieuse sur le libre arbitre.

» J'ai essayé aussi de montrer l'égale erreur des deux théories opposées des deux blocs et du bloc unique, qui nient l'une et l'autre l'existence des demifous et ne veulent admettre que les responsables et les irresponsables en deux groupes séparés et opposés, ou au contraire une série continue allant du plus responsable au plus irresponsable, sans distinction ni classification possible de groupes séparés ; et je me suis efforcé d'établir, à côté des raisonnables responsables et des fous irresponsables, les droits à l'existence scientifique et légale d'un troisième groupe formé par les demifous demiresponsables ».

Tout bien pesé et discuté, vous n'avez point hésité à proclamer la réalité de ces demifous à responsabilité atténuée. Ces demifous, que l'on rencontre dans la vie à tous les pas, qui s'offrent tous les jours à l'observation extra-médicale, qui se sont depuis longtemps imposés dans le roman comme au théâtre et présentent, d'autre part, des caractères cliniques précis, « peuvent avoir — affirmez-vous — une haute valeur sociale, comme en témoignent les nombreux supérieurs intellectuels qui ont présenté des stigmates de

demifolie ; souvent aussi ils sont nuisibles à la société, qui a le devoir et le droit de se garantir contre leurs méfaits, tout en les assistant et en les traitant ».

Peu après cet ouvrage, et en guise de conclusion pratique, paraissait sous votre signature un *Traité sur la responsabilité des criminels*, que la jurisprudence a fait sien.

La question des *Deux psychismes*, à laquelle votre nom demeure désormais attaché, fut également pour vous l'occasion d'importants travaux, qui servent et serviront, en bien des circonstances, de fil d'Ariane aux neurologistes dans la détermination du rôle respectif que jouent, en les actes de la vie, le psychisme supérieur libre, conscient et volontaire, d'une part, et, d'autre part, le psychisme inférieur, subconscient, automatique et involontaire. Si le fond de l'argumentation ne vous appartient pas de façon exclusive, vous avez eu le mérite de la schématiser en un graphique aujourd'hui connu de tous : le *polygone de Grasset*, opposé au centre O de l'intellectualité supérieure, a fait une rapide fortune.

Grâce à lui et par le mécanisme, actuellement connu, de la « désagrégation suspolygonale » et de « l'automatisme polygonal », on interprète sans difficulté des phénomènes, physiologiques ou pathologiques, tels que le rêve, la distraction, le somnambulisme spontané, l'hypnose provoquée, et jusqu'aux troublantes pratiques des tables tournantes, du pendule explorateur, de la baguette divinatoire, du cumberlandisme et du spiritisme, tout l'occultisme en un mot.

Il me reste, enfin, à parler de l'œuvre capitale, de l'œuvre maîtresse, de celle que vous avez eu la coquetterie de parachever naguère, pour qu'elle fût complète à l'heure de votre jubilé scientifique : je fais ici allusion à ce magnifique *Traité de Physiopathologie clinique*, qui constitue en quelque sorte la synthèse de vos trente ans d'enseignement magistral, par conséquent une synthèse de toute la science médicale, synthèse puissante et originale s'il en fut, parce qu'elle émane d'un cerveau rompu à la pratique des idées générales.

Si vous n'avez point voulu donner à cette œuvre le titre de « Pathologie générale », qu'elle eût certainement mérité, c'est parce que vous avez voulu, fidèle à votre conception de la Vie et de la Maladie, qui est celle de nos grands ancêtres montpellié-

rains, rajeunie et rénovée à la faveur des travaux et des découvertes modernes, c'est, dis-je parce que vous avez voulu enfoncer et marteler, dès le premier contact, dans l'esprit de vos lecteurs l'idée directrice de votre ouvrage.

Pour vous, la *pathologie générale*, qui résume tout ce qui a trait à l'homme malade, n'est rien sans la *physiologie*, qui étudie les fonctions de l'homme sain : elle doit donc avoir pour base et pour fondement cette dernière. La *vie*, chez l'homme malade comme chez l'homme sain, obéit aux mêmes lois, qui deviennent ainsi des lois physiologiques. Comme vous l'avez, après Claude Bernard, inscrit au frontispice de votre œuvre, « il n'existe qu'une science en médecine, et cette science est la physiologie, appliquée à l'état sain comme à l'état morbide ». D'autre part, le souci de l'homme malade, du sujet vivant et souffrant, qu'il faut étudier toujours et guérir quand on le peut, doit dominer l'étude de la pathologie générale, dont toutes les parties ont ainsi la Clinique pour point de départ et pour objectif, en un mot pour raison d'être.

Ces deux idées permettent immédiatement de préjuger le plan et les tendances générales de votre œuvre.

Dominé et dirigé par le « penser physiologique », le plan d'ensemble de votre ouvrage gravite autour du « Cercle de la vie », schéma dont chacune des divisions correspond à une fonction de l'organisme envisagée à l'état normal et à l'état pathologique, et qui, dites-vous éloquemment, est « semblable au serpent enroulé, dont les extrémités se rejoignent et se continuent, qui n'a ni fin ni commencement, mais qui se perpétue dans une admirable pérennité ». C'est donc la « Vie », avec son évolution normale ou déviée, qui sert de centre, d'objectif et de trait d'union, à tous les chapitres de votre œuvre.

Des trois gros volumes que vous avez consacrés à la pathologie générale, dont vous faites une physiopathologie clinique, le premier a pour objet l'étude des fonctions de réception de la matière, c'est-à-dire la *trophobiologie*. -- Le second s'occupe des fonctions de défense de l'organisme contre la maladie, contre les éléments morbifiques venus de l'extérieur, contre l'étranger, de l'*antixénisme* en un mot. Ce terme d'antixénisme, que vous avez créé et qui a fait, lui aussi, fortune, mérite de rester ; il ramasse en lui, a écrit Paul Bourget, toute une philosophie de la vie physiologique et, par extension, de la vie nationale. -- Le troisième,

enfin, complète la revue des grandes fonctions de l'économie, envisagées à l'état normal comme à l'état pathologique, par l'étude des fonctions de réception, d'élaboration et d'émission de l'énergie, c'est-à-dire par la *neurobiologie*.

Ce qui se détache lumineusement de tous les chapitres, ce qui émerge de l'ouvrage entier avec une évidence incontestable, c'est l'activité, c'est la susceptibilité, c'est la combativité de l'organisme vivant envahi par les causes morbifiques. Il faut le répéter une fois de plus, puisque ce fut toujours la doctrine montPELLIÉRAINE : la maladie n'est point l'œuvre des agents nocifs et le résultat de leur application à l'économie ; elle est fonction de la résistance de cette dernière et de sa réaction à l'endroit de l'ennemi venu du dehors ; dans l'infection, par exemple, « le microbe provoque la maladie, mais c'est l'homme qui fait et réalise *sa maladie* ».

On le voit, votre ouvrage est à la fois un traité de physiopathologie et de philosophie médicale ; mais la philosophie est, ici, une philosophie rationnelle, vraiment scientifique, uniquement étayée sur des faits, exempte de toutes conceptions nuageuses ou purement spéculatives.

Peu d'hommes, il est permis de le proclamer, eussent été à même d'entreprendre, seuls, une œuvre de pareille importance. Par vos trente ans d'enseignement clinique, par vos tendances philosophiques de plus en plus accentuées, par votre immense érudition, par votre merveilleux talent de vulgarisation et cette claire vision de toutes choses qui vous permettent de mettre à la portée de tous les questions les plus difficiles ; par cette extraordinaire documentation, qui fait, en toutes matières, l'émerveillement de ceux qui vous écoutent et vous lisent ; enfin, par l'étendue encyclopédique des territoires que vous avez personnellement explorés dans le domaine médical, on conçoit que vous ayez, à un moment déterminé, éprouvé le besoin de produire une synthèse d'ensemble, de « faire le point » comme dit Faguet ; et cette synthèse, qui nous est apparue sous la forme la plus enviable, est bien plus une synthèse de « votre » œuvre, par conséquent une synthèse personnelle et originale, qu'un exposé global et anonyme de l'état de la médecine actuelle. Et pourtant rien ne sent, dans votre exposé, la préoccupation personnelle, l'égocentrisme, cette obsession du « moi » si répandue à l'époque actuelle ; toutes les opinions, même les plus contraires à votre pensée, sont discutées avec impartialité, pondération et courtoisie. — Enfin,

l'unité d'exécution confère à votre Traité un mérite de plus ; pensé et écrit par un seul, un livre acquiert plus de valeur, parce qu'il garde d'un bout à l'autre une fidélité sans tache au programme initial.

Ainsi conçue et réalisée, mon cher Maître, votre œuvre maîtresse, qui est une œuvre magistrale de haute tenue et constitue un corps de doctrine véritable, mérite d'être lue et méditée par tous les médecins, parce qu'elle résume et schématisse pour eux l'ensemble de la médecine moderne. Certainement Montpellier a plus particulièrement lieu de s'en enorgueillir, puisqu'elle remet en lumière, transformée et rajeunie, la conception vitaliste de nos grands ancêtres ; mais, en dehors de l'Ecole de Barthez, chacun doit y chercher matière à méditations, on peut même dire à conviction, tant est puissante et suggestive la clarté qui s'en dégage. Et c'est un grand service de plus que vous venez de rendre à la médecine contemporaine !

Mais je m'arrête, laissant à regret dans l'ombre bien des œuvres belles et bonnes, qu'il m'eût été doux d'analyser : ce beau *Traité des Maladies du Système nerveux*, à la réfection duquel vous avez bien voulu m'associer ; vos *Consultations médicales*, si appréciées des praticiens ; vos multiples volumes de *Clinique médicale*, dans lesquels vous avez, durant nombre d'années, passé en revue et mis au point toutes les questions d'actualité ; votre récente *Thérapeutique des maladies nerveuses* ; vos troublantes études sur le *Spiritisme devant la science, l'Occultisme, l'Hypnotisme et la Suggestion* ; votre livre sur les *Maladies de l'orientation et de l'équilibre* ; ceux ayant trait aux *Idées médicales*, au *Milieu médical* et à la *Question médico-sociale* ; tant d'autres, enfin, que je ne puis citer ! Jusqu'à ce délicieux volume sur *Boissier de Sauvages, un médecin de l'amour au temps de Marivaux*, qui constitue pour les fins lettrés un véritable régal ! Tout cela mériterait d'être signalé, développé, applaudi. Si je m'en permets la sèche-énumération, c'est simplement pour rappeler (car chacun le sait) combien est richement garni l'écrin toujours extensible des joyaux que vous nous ciselez.

**

Mon cher Maître, laissez-moi en terminant, au nom de nos deux Comités dont la mission prendra fin tout à l'heure, au nom des collègues, des confrères et des amis réunis en cette solennelle cir-

constance, laissez-moi vous dire à nouveau notre gratitude, nos félicitations, enfin la joie que nous éprouvons tous à vous fêter aujourd'hui, dans l'intégrale possession de votre activité physique, dans toute la maturité de votre immense talent, dans le plein épanouissement et à l'apogée de votre production scientifique.

Discours de M. le professeur GRASSET

MONSIEUR LE RECTEUR,
EMINENCE,
MESDAMES,
MESSIEURS,

B. Bergeret « posa sa plume et se sentit rempli d'une tristesse soudaine. Il venait de découvrir l'inanité de son ouvrage. Il avait le malheur d'être assez intelligent pour connaître sa médiocrité, qui, par moments, se montrait à lui, sur sa table, entre l'encrier et le classeur, comme une petite personne maigre et sans grâce... M. Bergeret, se disait-il, vous êtes un professeur de quelque distinction, un provincial intelligent... M. Bergeret, vous n'êtes pas un savant... Vous périrez sans gloire et les louanges des hommes ne caresseront jamais vos oreilles ».

M. Bergeret, lui dirai-je à mon tour, vous êtes un prétentieux, qui cachez, sous les dehors d'une fausse bonhomie, un orgueil immense et qui dissimulez mal, sous les apparences d'une humilité feinte, une déception, cruelle à votre amour-propre.

Moi, qui vous ressemble tant, malgré ce que viennent de dire si aimablement les orateurs précédents ; moi, dont l'œuvre est représentée par une personne, qui a peut-être plus de poids, mais qui n'a pas plus de grâce ; moi, qui considère comme un grand compliment d'être appelé « professeur de quelque distinction » ou « provincial intelligent », je n'éprouve aucune tristesse en constatant les résultats obtenus.

Si vos amis, vos élèves, vos collègues vous avaient offert une fête comme celle d'aujourd'hui, ne vous seriez-vous pas trouvé, comme moi, récompensé, au-delà de toutes vos espérances, des efforts et des labeurs de toute votre vie ?

Pourquoi donc êtes-vous, ou faites-vous semblant d'être triste,

M. Bergeret, quand vous comparez vos travaux à leurs résultats et que vous proclamez inélancoliquement l'inanité de votre ouvrage ?

Pour expliquer votre état d'âme, PAUL BOURGET, qui est, comme vous le savez, un fin psychologue, pourrait opportunément vous rappeler ce mot des Goncourt : « il ne faut pas demander des pommes aux orangers » ; et ajouter ensuite : ce qui vous rend triste, M. Bergeret, ce n'est pas d'avoir produit seulement quelques roses ou même quelques violettes, c'est d'avoir produit ces fleurs, alors que vous pensiez être un cèdre.

Au fond, vous vous estimez bien supérieur à tous, au moment même où vous clamez votre infériorité. Vous êtes menacé de mégalomanie, M. Bergeret. Prenez garde. C'est ainsi qu'on devient persécuté et puis persécuteur. Ce qui est bien contraire à notre nature, à vous et à moi.

Plus simple et plus vrai que M. Bergeret, je ne simulerai pas une prétentieuse modestie ; je n'affecterai pas d'être triste et mécontent de mon œuvre, puisque cette œuvre a, sinon mérité, du moins motivé la magnifique manifestation d'aujourd'hui ; et, orgueilleusement, je commençerai mon « remerciement » en vous disant d'un mot, toute ma joie et toute ma fierté de voir ma carrière ainsi couronnée par d'aussi solennelles funérailles anthumes.

D'où vous est donc venue, mes chers amis, la gracieuse pensée de fêter votre vieux maître ? Qu'avez-vous voulu souligner, saluer et proposer à l'imitation des jeunes ?

On n'a plus la prétention de couronner le mérite et la vertu qu'à l'Académie (le théâtre lui-même y a renoncé). La conscience et la régularité prolongées dans l'enseignement sont trop banalement répandues dans l'Université pour motiver une fête.

La seule chose, qui ait pu vous frapper assez dans ma vie pour motiver vos dithyrambes, c'est ma *chance*, la chance persistante, qui, comme une fée bienfaisante, m'a constamment protégé et aidé.

CAPUS dirait la *veine*. J'aime mieux ce mot, facile et joli, de chance, assez vague et assez précis pour que chacun le comprenne et puisse en même temps mettre, derrière, la divinité qu'il préfère, même quand, comme moi, il l'appelle Providence !

Cette chance, que vous récompensez si magnifiquement aujourd'hui, s'est d'abord manifestée en me faisant naître, grandir et vivre à Montpellier, cette ville « charmante et belle entre toutes

les villes », si claire, si lumineuse, si allègrement et doctement méridionale, tout en restant si cordialement et si complètement française, si ouverte aux choses de l'esprit, si justement glorieuse de son passé et si légitimement confiante dans son avenir.

Sa campagne rappelle, dit-on, celle de la Grèce ; et, comme Athènes était entre Rome et Constantinople, Montpellier entre les Cévennes et la mer, unit et synthétise ce que la Provence et la Catalogne ont de meilleur, tout en conservant et en affirmant son individualité et sa fière indépendance : ses eaux ne sont tributaires ni du Rhône ni de la Garonne et vont directement dans la grande mer Latine.

On n'a aucun mérite à avoir l'esprit ouvert aux choses de l'esprit, à l'étude de la vie et des êtres vivants, quand les fées vous ont fait naître et vous permettent de vivre votre vie entière près de cette Acropole de Montpellier, de notre Peyrou, d'où le paysage merveilleux, qui s'étend du Pic Saint-Loup à la Méditerranée, rend tous les Montpelliérains amoureux des vastes horizons.

LAVISSE a dit quelque part : « nous sentions qu'être nés en France, c'est une noblesse » ; à Montpellier, à cette noblesse d'être Français, nous ajoutons la fière conscience d'être du Clapas.

Chèz nous, on aime la médecine et les médecins, de naissance, par hérédité. Et combien cette disposition ancestrale s'accroît quand, comme moi, on naît dans une famille, dans laquelle, des deux côtés — chez les GRASSET comme chez les ESTOR — on est héritairement amoureux des belles lettres, de la haute culture et des choses de l'esprit ; quand, spécialement, on a été élevé par une aïeule, qui a été belle-fille, femme, mère et grand'mère de professeurs à la Faculté de médecine.

Cette influence éducatrice médicale s'est encore accrue (voyez comme la chance continuait) par mon entrée, ultérieure, dans une autre famille, à laquelle je dois (pour parler comme à l'Académie) « le plus beau et le plus cher don de ma destinée » et dans laquelle la tradition médicale était aussi brillamment représentée depuis plusieurs générations : ce qui permet à mes enfants de compter dans leurs parents plus de vingt-cinq médecins, depuis BOISSIER DE SAUVAGES « le médecin de l'amour au temps de Marivaux », jusqu'aux ESTOR, aux MÉNARD et aux PARRE.

La COMTESSE DE NOAILLES raconte qu'un grand écrivain français, voulant visiter le palais des doges, s'effaça devant une hu-

ble foule de Vénitiens, qu'il eût pu écarter et devancer. « Quel droit, disait-il, avais-je de supplanter ceux-là, dont les pères ont construit ces glorieux édifices ? » Et ainsi la chance me préparait, par les seuls mérites de mes ancêtres, les voies du plus large accès dans la Faculté de médecine.

Avant d'y entrer, je fus conduit par la même fée bienfaisante au Lycée de Montpellier, où j'eus la chance constante dans cet établissement de rencontrer des Maîtres éminents, qui, non seulement complétèrent ma culture prémédicale, mais encore m'inculquèrent, pour toute ma vie, cette culture générale, qui est si discutée aujourd'hui et dont l'utilité et la nécessité devraient apparaître de plus en plus évidentes, au fur et à mesure que la spécialisation ultérieure devient obligatoirement plus étroite. Car, comme l'a dit le créateur de M. Bergeret, « la fin des humanités serait la mort du génie français ».

Je tiens à synthétiser et à symboliser ma reconnaissance à tous mes maîtres d'alors dans l'hommage que j'adresse avec une respectueuse affection à ALFRED FOUILLEÉ, dont j'ai eu la chance d'être l'élève pendant les deux seules années qu'il a passées à Montpellier, qui m'a révélé et fait aimer la philosophie, non seulement par son enseignement merveilleux, mais par les longues promenades de péripatéticiens, que nous faisions entre l'Esplanade, le plan du Palais, le Jardin des Plantes et le faubourg Boutonnet, où FOUILLEÉ logeait avec GUYAU, qui était alors un enfant, mais qui, depuis, avant sa mort prématurée, a écrit de si fortes et de si belles choses :

La pensée est en moi large comme l'amour.

On a dit que la France a pris, depuis quarante ans, la tête du mouvement philosophique. Quarante ans ! C'est précisément l'époque où l'enseignement et l'influence de FOUILLEÉ ont commencé à se manifester partout ; et, il y a quarante-cinq ans, à l'aurore de cette époque, j'avais la chance d'entendre ses premiers enseignements et d'être même son porte-parole dans les concours généraux qui étaient de si puissants moyens d'émulation chez les lycéens de cette époque et que, dit-on, le Ministre de l'Instruction publique aurait l'heureuse pensée de rétablir.

Pouvais-je avoir la chance d'être préparé à ma carrière de biologiste par un homme plus merveilleusement adapté à cette prépa-

ration que l'auteur des « idées forces » qui a récemment pris cette belle devise sociale :

De luce pax, de pace lux

la diffusion de la lumière répand la paix et le règne de la paix facilite la diffusion de la lumière.

Quand, au sortir du Lycée, j'entre, comme étudiant, à la Faculté de médecine, la chance m'y suit, inlassable.

Une seule fois, au début, elle semble m'abandonner : les concurrents étaient plus nombreux que les places à donner pour l'Ecole pratique d'anatomie : j'échouai, mais ensuite, dans une série de concours, depuis l'internat jusqu'à l'agrégation, j'eus toujours la chance d'être seul pour la place que je convoitais et naturellement je fus nommé.

Permettez-moi de saluer, en passant, les professeurs aimés que j'eus la chance de rencontrer alors à la Faculté de Montpellier : BÉCHAMP et ESTOR, mes premiers maîtres, les précurseurs et les émules de PASTEUR, les vrais fondateurs de la microbiologie contemporaine, qui ont même, dès cette époque, soutenu et développé des idées presque révolutionnaires, qui seront la doctrine de l'avenir ; COMBAL dont j'ai été l'élève, l'interne, le chef de clinique et le collègue, que je me suis toujours efforcé d'imiter de mon mieux à l'hôpital comme dans la profession ; FONSSAGRIVES, que j'ai remplacé dans la chaire de thérapeutique ; DUPRÉ, que j'ai remplacé dans la chaire de clinique ; MOITESSIER, dont j'ai été longtemps le préparateur ; JAUMES, qui fut si longtemps mon ami et mon guide en déontologie, avant de fonder la chaire de pathologie et thérapeutique générales que j'occupe actuellement ; FUSTER, CASTAN, ANGLADA, DUBRUEIL, BOYER, COURTY, BOUSSON..., tous ceux qui voulurent bien, il y a trente ans, m'admettre à l'unanimité parmi eux.

En 1874, un arrêté ministériel inattendu nous obligea brusquement à aller concourir pour l'agrégation à Paris. J'avoue que je me crus, ce jour-là, rudement abandonné par la chance. Il n'en était rien. Ma fée protectrice ne me perdait pas de vue.

Avec mon vieux camarade BALESTRE, nous partimes, bras dessus, bras dessous, comme deux bons adversaires, qui vont se pourfendre avec acharnement et se disputer... deux places. Nous fûmes naturellement nommés tous les deux.

C'est au moment de ce concours que j'eus la chance de nouer, à Paris, des relations avec des maîtres et des collègues, dont l'heureuse influence sur ma carrière ne s'est pas démentie.

Je symbolise les maîtres dans CHARCOT et BOUCHARD : CHARCOT, qui m'a fait comprendre et aimer le système nerveux, qui m'a appris ce que je sais en neurologie, qui m'a admis dans cette cohorte de ses élèves et de ses amis, qui ont, à leur tour, diffusé et répandu, dans le monde entier, l'amour et le culte du système nerveux ; BOUCHARD, qui, dès le jour où j'exposai pour la première fois la doctrine de Montpellier dans mon article « Diathèse », du *Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales*, voulut bien m'écrire, que, si nous n'étions pas de la même église, nous étions du moins du même diocèse ; et qui, depuis, m'a constamment honoré et soutenu de sa haute bienveillance.

Les collègues, concurrents de 1874-1875, je les symbolise dans DIEULAFOY, le professeur par excellence, le continuateur de TROUSSEAU, à côté de qui j'étais si fier de concourir, qui est toujours resté mon ami et mon modèle dans l'enseignement et qui, peu de temps avant sa mort, a accepté de faire partie du Comité d'honneur de cette fête.

Puis, dans les mêmes concours d'agrégation de Paris, quand j'ai plus tard siégé de l'autre côté de la table, ce sont les candidats qui sont devenus mes collègues et mes amis. Je les symbolise à leur tour dans WIDAL, dont j'ai été si fier de deviner en quelque sorte et de consacrer les premiers triomphes, dont les très beaux travaux ont si merveilleusement confirmé et dépassé mon pronostic et qui, depuis, m'a manifesté son affection dans des conditions et avec une délicatesse inoubliables. A côté de ces collègues amis qui peuvent être rattachés aux divers concours d'agrégation auxquels j'ai pris part, comme candidat ou comme juge, j'ai l'agréable devoir de nommer, dans ce tribut de reconnaissance, les divers collègues qui ont bien voulu représenter dans le comité d'honneur les autres universités françaises : le doyen LANDOUZY, qui a si aimablement regretté que ses fonctions de président de la délégation française au Congrès de la tuberculose à Rome l'aient empêché de nous porter aujourd'hui son salut personnel et celui de la Faculté de médecine de Paris ; les doyens PITRES, COMBEMALE et CURTILLET, les professeurs SPILLMANN, TEISSIER, COURMONT, TAPIE et ODDO, qui personnifient si brillamment les Facultés de Bordeaux, Lille, Alger, Nancy, Lyon, Toulouse

et l'Ecole de plein exercice de Marseille ; les sœurs de la Faculté de Montpellier, qui forment avec elle comme l'aéropage de la Médecine.

Je ne veux pas aller plus avant dans cet hymne de gratitude envers les divers membres de mon Comité d'honneur sans saluer, à part, la glorieuse phalange de mes préfaciers.

Il n'est pas, pour un auteur, de satisfaction plus grande que celle de voir un homme illustre accepter de faire et de signer une préface à un livre et, par conséquent, prendre réellement le livre sous son haut patronage et lui donner ainsi, en quelque sorte, devant le grand public, l'estampille et la garantie d'un nom universellement connu et apprécié. Comment dès lors ne pas s'extasier sur la chance d'un auteur qui peut compter dans ses préfaciers : le recteur BENOIST, le Cardinal de CABRIÈRES, PAUL BOURGET et EMILE FAGUET, pour ne nommer d'abord que ceux qui ont bien voulu accepter d'être membres du Comité d'honneur.

A vous, Monsieur le Recteur, laissez-moi dire combien est grande et toujours eroissante la dette de reconnaissance que j'ai contractée vis-à-vis de vous, dès le jour où vous avez pris la direction de cette Académie, où vous avez voulu immédiatement continuer les traditions de haute bienveillance à mon égard établies par votre regretté prédécesseur, M. GÉRARD, dont j'ai le devoir d'évoquer la grande mémoire avec une pieuse reconnaissance et dont je salue respectueusement la famille, venue de loin, pour montrer une fois de plus combien leurs coeurs sont restés « très fidèles et très universitaires toujours »

Vous comprenez, Monsieur le Recteur, combien j'ai été heureux de répondre à l'appel fait en votre nom par mon éminent collègue MILHAUD pour réaliser dans la pratique ce que vous avez si justement appelé « l'idée moderne d'Université », quand vous avez pris sous votre haut patronage ces conférences interscolaires, dont vous avez si joliment dit qu'elles étaient pour les professeurs « comme un changement d'air, une sorte de voyage intellectuel ».

Nul ne pouvait organiser ces « voyages intellectuels » comme l'ancien professeur qui aime à changer lui-même d'air, au milieu de son administration académique, en ajoutant à ses anciennes Etudes sur Corneille, Racine, Molière et à celles plus récentes sur George Sand, Augier, Dumas fils, celles plus fines encore et plus

pénétrantes, si possible, sur Donnay, Hervieu, Lavedan, Lemaitre, Capus, Rostand, Maeterlinck...

Avec cette haute autorité reconnue de critique littéraire, par votre belle préface à mon livre, Monsieur le Recteur, vous m'avez, avec ALFRED FOUILLÉE, patronné dans ce monde des philosophes, où j'ai trouvé des maîtres et des amis si bienveillants, comme GEORGES DUMAS, qui a toujours été, pour mes travaux et pour moi, d'une amabilité si indulgente et si précieuse.

Vous avez transformé ma gratitude en véritable confusion, Monsieur le Recteur, quand vous avez accepté, avec une hauteur de vues incomparable, la direction et la présidence de cette fête, qui prend ainsi, grâce à vous, son caractère vrai et reste, dans cette aula du Palais universitaire, la fête de l'Université de Montpellier, symbolisée, un instant, dans son plus vieux et fidèle représentant.

Enfin, Monsieur le Recteur, je sais et suis heureux de proclamer que c'est sur votre proposition que le grand maître de l'Université a bien voulu me décerner récemment ce que je considère comme la plus haute et la plus grande récompense que j'aie pu rêver pour couronner ma vie universitaire.

Certes, dans cette circonstance, j'ai retrouvé mon inlassable chance, qui a fait coïncider mon jubilé avec le cinquantenaire du Congrès des Sociétés savantes et qui m'a fait trouver des amis si vrais à l'action affectueuse et féconde ; mais je ne peux pas oublier que c'est vous, Monsieur le Recteur, qui avez à plusieurs reprises, affirmé la loyauté et la durée de mes services universitaires. Aussi est-ce vous qui êtes tout naturellement désigné pour être mon parrain comme officier de la Légion d'honneur et c'est vous que je prie de vouloir bien transmettre cette expression publique de ma respectueuse et profonde reconnaissance à Monsieur le Ministre de l'Instruction publique et au Gouvernement.

En saluant en vous, Monsieur le Recteur, le chef vénéré et aimé de notre Université de Montpellier, je vous demande la permission de remercier à côté de vous, ceux de mes collègues des autres Facultés montpelliéraines qui ont bien voulu faire partie du Comité d'honneur : le doyen VIGUÉ, les professeurs FLAHAULT et MAURY, et le directeur MASSOL, dans la personne éminente desquels je salue, avec une reconnaissante déférence, tous mes collègues de l'Université de Montpellier.

Immédiatement après votre nom, Monsieur le Recteur, je sais que l'esprit hautement libéral, dont vous m'avez prodigué tant de preuves, me permettra de prononcer, avec une respectueuse reconnaissance, celui du Cardinal DE CABRIÈRES.

N'êtes-vous pas d'ailleurs, l'un et l'autre, de la race de ceux qui ne croient pas le progrès ennemi de la tradition, de ceux qui (comme on le disait récemment à l'Académie) se trouvent d'accord « pour professer le respect dû aux convictions, aux opinions et même aux erreurs sincères — en un mot, la tolérance » ; de ceux, qui, dans leur amour de la patrie, n'ont pas peur de l'histoire ; de ceux qui ne croient pas diminuer la France d'aujourd'hui en la rattachant à celle d'hier ; de ceux qui sont toujours prêts à se tendre la main, même au-dessus des ornières et des fossés de la route et à s'unir dans la préparation d'une plus grande et d'une meilleure France de demain ?

Si je place ainsi Son Eminence parmi mes préfaciers — dont la société ne diminue en rien d'ailleurs sa grande figure — c'est d'abord parce qu'elle a bien voulu écrire une lettre-préface à ma conférence sur la *demifolie d'Auguste Comte* et aussi surtout, parce que, comme je l'ai dit plus haut, je groupe sous le nom de préfaciers tous les grands esprits qui ont consenti à présenter au public, à patronner et garantir en quelque sorte devant lui quelqu'un de mes livres.

Or, ce haut patronage, le Cardinal l'a exercé pour tous ceux de mes livres qui n'étaient pas de la science médicale pure avec une hauteur de vues inimitable et une largeur d'idées admirable, Monseigneur a laissé toujours entière ma liberté de savant et a garanti et rassuré ma conscience de catholique. Je lui en ai dit ailleurs toute ma reconnaissance ; je tenais à en réitérer ici l'affirmation publique et solennelle dans une circonstance où je montre toutes les chances qui ont été multipliées sous mes pas par la divine Providence (pour une fois, je peux bien prononcer ce mot).

Par une transition toute naturelle, le nom du Cardinal DE CABRIÈRES appelle celui de PAUL BOURGET, dont la haute et vieille affection m'a été un si précieux appui et une si efficace protection.

Psychologue de naissance et médecin de vocation, BOURGET a montré ces qualités fondamentales dans tous ses chefs-d'œuvre, qui illustrent le roman et le théâtre contemporains. Préoccupé,

toute sa vie, de ce qu'il appelle « un des problèmes essentiels de notre âge et qui n'est rien moins que celui de la valeur de la science », il s'est intéressé aux *Limites de la Biologie* ; il y a intéressé l'immense public que captivent légitimement toutes ses productions et il a fait à ce petit livre, simplement écrit de bonne foi, un succès qui est entièrement dû à la préface.

Récemment encore, dans une belle conférence sur « l'art de Sully Prudhomme » BOURGET a bien voulu donner une petite place à mon livre, à côté de l'*Expérience religieuse* de WILLIAM JAMES, et de l'*Evolution créatrice* de BERGSON, pour caractériser notre époque, qui, en glorifiant de plus en plus la science, combat le *scientisme* c'est-à-dire « l'absorption complète de toutes les facultés de l'homme par la science » et se refuse à « supprimer du coup le fait sentimental, le fait moral et le fait religieux ».

Pardonnez, Messieurs, à l'affectueuse indulgence de BOURGET, le rapprochement (dont je suis indigne) entre mon petit livre et les chefs-d'œuvre de BERGSON et de WILLIAM JAMES. Mais permettez-moi d'en retenir un témoignage nouveau du haut et bienfaisant patronage, dont l'illustre académicien n'a pas cessé de me donner des preuves et qui est une nouvelle et éclatante manifestation de cette chance qui m'a accompagné toute ma vie et dont j'essaie de retracer l'histoire devant vous.

A mon *Spiritisme devant la Science*, PIERRE JANET a écrit une préface des plus aimables avec des observations nouvelles, qui développent excellemment cette doctrine de l'automatisme psychologique et du psychisme inférieur, dont il est vraiment le fondateur et le créateur et qui a été le point de départ fécond des méditations et des travaux de ma vie scientifique tout entière.

Dans un jour comme celui-ci, je ne pouvais pas ne pas nommer publiquement avec reconnaissance celui que je considère comme l'initiateur des deux psychismes, que j'ai à mon tour symbolisés dans le polygone et dans le centre O.

La multiplication des faits nouveaux m'obligea à transformer le *Spiritisme devant la science* ; il devint l'*Occultisme hier et aujourd'hui* et EMILE FAGUET voulut bien faire à ce nouveau livre une très belle préface, dans laquelle, employant le « langage des marins », il montre excellemment que « la science consiste à faire le point » et définit et délimite admirablement le « merveilleux » et le « scientifique ».

Je suis très reconnaissant à l'éminent académicien des éloges im-
mérités qu'il m'a décernés en cette circonstance et des belles pen-
sées qu'il a développées dans cette préface. Mais vous me per-
mettrez bien de dire que j'ai été encore plus reconnaissant à
FAGUET des critiques qu'il a accordées à d'autres de mes livres.

Seul, le silence de la critique est pénible pour un auteur et je
suis convaincu qu'**GEORGES OHNET** a préféré l'article de **JULES LEMAITRE** à son silence. En tous cas, pour ma part, j'ai considéré
comme une grande chance pour moi que les *Limites de la Biologie*
aient provoqué les *Limites de l'Inconnaisable* de **LE DANTEC** et
que *Demifous et Demiresponsables* aient eu l'honneur d'être criti-
qués par des hommes comme **ÉMILE FAGUET**, **GILBERT BALLET**,
RÉMY DE GOURMONT, **PIERRE BAUDIN**, **MAURICE DE FLEURY** et aient
abouti même à la jolie image de Moloch, me représentant la
balance à la main pour peser des cerveaux et des responsabilités,
sous les yeux bienveillants de la demifolie.

Le jour où j'ai reçu cette caricature, comme le jour où je me
suis vu en orang-outang très ressemblant grimpant à l'arbre de la
science ou en marchande de fleurs, entravée et toquée, sur les rui-
nes de la Halle aux Colonnes, constamment, j'ai bénii ma chance,
qui me donnait l'illusion de la célébrité par la plume de si émi-
nents critiques et le crayon de si spirituels caricaturistes.

Je reviens pour n'en plus sortir, à mon milieu montpelliérain
dans lequel se sont écoulés les trente ans de professorat que vous
voulez bien fêter aujourd'hui et qui sont d'ailleurs uniquement
la preuve d'une bonne santé et d'une sage hygiène, jointes à la
chance toute particulière que **FONSSAGRIVES** demanda et obtint
sa mise à la retraite, à peine âgé de 57 ans.

Dans le milieu montpelliérain, j'ai eu la chance de trouver, en
très grand nombre, des collègues, des élèves et des amis que je
dois remercier maintenant, plus brièvement que je n'aurais voulu.

Comme je l'ai fait jusqu'à présent, je symboliserai chaque
groupe dans ceux qui ont bien voulu accepter de le représenter
au sein du Comité d'honneur.

A leur tête, je remercie tout d'abord mon éminent collègue, le
doyen **MAIRET**, qui affirme tous les jours ses hautes qualités d'ad-
ministrateur dans la direction de la Faculté, dont je me suis
efforcé d'être toujours le collaborateur assidu et dévoué, qui, de
son côté, a toujours aimablement facilité ma tâche d'enseignant
et qui, notamment dans une circonstance grave de ma vie scien-

tifique, m'a autorisé avec l'unanimité de mes collègues (que je remercie, tous, en sa personne) à échanger, avec RAUZIER, mon enseignement de la clinique médicale contre celui de la pathologie générale.

Dans cette Faculté, que je salue avec tant de reconnaissante affection dans la personne de son doyen, je comprends naturellement tous les agrégés, nos élèves d'hier, nos collaborateurs d'aujourd'hui, nos successeurs de demain, magnifique pépinière de l'enseignement médical en France, que j'ai toujours soutenus contre les attaques injustifiées (qui nous atteignaient tous, nous qui sommes si fiers d'avoir été agrégés) ; que je promets de défendre de mon mieux dans les diverses commissions où il a plu à Monsieur le Ministre de l'Instruction publique de m'appeler, et à qui je promets de passer le flambeau dans deux ou trois ans, sûr que, choisi dans leur sein, mon successeur sera toujours digne de notre vieille et chère Ecole.

A ce remerciement collectif on me permettra d'ajouter une mention spéciale à ceux de mes collègues que des circonstances particulières ont fait figurer nominativement dans le Comité d'honneur :

ESTOR, avec qui nous avons si souvent échangé des conseils et des avis comme je le faisais avec son père au début de ma carrière, toujours pour mon plus grand bien ; CARRIEU, dont je ne peux me rappeler sans regrets les longues et fécondes conversations, tous les matins, dans nos cabinets contigus à l'Hôpital Suburbain ; FORGUE, avec qui nous faisions si volontiers et si utilement cette clinique médicochirurgicale qui est celle de l'avenir ; TRUC et PUECH, qui représentent dans le Comité, le Syndicat médical et l'Académie des sciences et lettres de Montpellier, et à qui m'unissent tant de liens de haute estime et de reconnaissante affection.

Dans l'esprit d'un médecin, l'idée de Faculté appelle immédiatement l'idée d'hôpital qui en est inséparable.

Combien cette association est impérieuse quand, comme moi, on a gravi, depuis quarante ans, dans cet hôpital, tous les échelons de la hiérarchie, depuis l'élève timide (qui se sent couvert d'une sueur froide et est obligé de sortir au premier spectacle de la souffrance) jusqu'au professeur de clinique médicale (l'objectif rêvé par tous ceux qui commencent leur médecine).

Je salue l'Hôpital Général où j'ai fait mes premières armes com-

me interne, comme chef de service et d'où j'ai tiré les meilleurs des matériaux qui m'ont aidé à connaître le système nerveux. Je salue l'Hôpital Saint-Eloi dans son vieux local de la Blanquerie, où j'ai vécu mon temps d'internat et où j'ai commencé mon enseignement clinique et dans sa magnifique installation suburbaine où j'ai conduit les premiers malades avec mon collègue CASTAN et autour de laquelle j'ai vu naître et grandir toute cette belle végétation, qui, autour de la statue de DELPECH et sous le fronton d'INJALBERT donne au visiteur et au malade l'impression souriante d'un lieu de restauration, de renaissance à la vie et de guérison.

Pour rendre un hommage légitime à toutes les générations d'administrateurs avec lesquels je me suis trouvé en rapport et qui ne m'ont jamais marchandé leur précieuse collaboration, je salue d'abord le président de la Commission administrative, le docteur PEZET, chez lequel j'ai toujours trouvé une urbanité exquise et un libéralisme intelligent, qui ont atteint le plus haut degré de l'amabilité dans diverses circonstances spéciales (dont une toute récente), que je n'oublierai jamais ; le vice-président, mon vieux camarade VERNIÈRE, dont la fidèle amitié n'a jamais pris garde aux vallonnements de la route, qui nous séparaient ; enfin, ALPHONSE Tissié, qui a toujours personnifié à mes yeux l'idéal du philanthrope éclairé et généreux, que les honnêtes gens de toutes les confessions estiment, admirent, aiment et voudraient imiter.

Par une association d'idées — où il faut se garder de voir une malice ou une ironie — des administrateurs je passe aux internes et je salue ce bel internat des hôpitaux de Montpellier, dans lequel on est si fier d'entrer et si heureux de vivre, dans lequel j'ai trouvé tant de bons et de vrais camarades et plus tard tant d'utiles collaborateurs qui sont tous restés mes amis.

Ce tribut de reconnaissance au personnel des hôpitaux de Montpellier serait bien incompt et injuste, si je n'y ajoutais mon hommage respectueux aux Secours de Saint-Vincent-de-Paul qui symbolisent tellement l'Hôpital qu'on ne peut pas le concevoir sans elles et qui rendent de tels services aux médecins et aux chirurgiens qu'on se demande comment on aurait pu soigner les malades et par suite enseigner la clinique sans leur modeste et précieux concours.

La médecine est une science à applications si étendues et si variées que l'activité d'un professeur ne peut pas s'épuiser à la Faculté et à l'Hôpital.

Je dois donc saluer encore tous ceux qui ont bien voulu représenter dans le Comité d'honneur ces œuvres latérales, parauniversitaires et paramédicales :

LEENHARDT-POMIER, qui représente cette belle œuvre de l'*Alliance d'hygiène sociale* à la naissance et aux premiers pas de laquelle j'ai été si heureux de présider dans l'Hérault et où j'ai trouvé de si aimables et si utiles collaborateurs ;

LOUIS GUIEAL, président de l'*Association des Amis de l'Université*, dont je suis si heureux d'applaudir le merveilleux talent toutes les fois que l'occasion m'en est offerte et de suivre les sages et judicieux conseils dans toutes les circonstances graves et difficiles ;

FRÉDÉRIC FABRÈGE, l'éminent historien de Maguelone et de notre Université, qui représente la *Commission administrative de Grammont*, — de Grammont, où il nous a unis, mon doyen et moi, dans une précoce et quelque peu téméraire canonisation ;

Enfin, HENRI DE LUNARET, qui, avec les trois noms précédents, représente dans le Comité d'honneur tous ces *amis extrauniversitaires* connus et inconnus, qui, de tous côtés, ont voulu s'associer à cette fête et à qui je ne peux dire ma reconnaissance qu'en leur criant, à tous, avec une émotion indicible : « Merci, merci du fond du cœur ».

Dans cet hymne de reconnaissance que je n'ai pas pu faire plus court et que j'aurais dû faire plus long, je n'ai oublié que vous, mes bons et très chers amis du Comité d'initiative et d'organisation, vous qui êtes les instigateurs et l'âme de cette fête, vous, à qui en est dû le succès (dont je suis si fier) ; vous, dont l'affection inlassable et superbe constitue la plus belle, la plus merveilleuse de toutes les chances, qui ont embelli et illustré ma vie ; vous, à qui je dois encore la magnifique croix d'officier dont j'ai tenu à me parer dans cette cérémonie, qui est votre œuvre, comment vous dire ce que j'éprouve quand vient le moment de vous remercier ? Comment énoncer ce que cependant, je vous l'assure, je conçois bien et je sens très fort ? Comment dire ce que chacun de vous a été pour moi à toutes les phases de ma carrière ?

Vous, RAUZIER, l'élève de la première heure, le collaborateur de toujours, c'est vous qui avez continué et complété mes *Maladies du système nerveux*. C'est vous qui, en m'abandonnant la chaire

de pathologie générale, créée pour vous par JAUMES, m'avez permis de faire ma *Physiopathologie clinique*, cette synthèse et ce testament de ma vie scientifique, qui est donc aussi votre œuvre. Toute la satisfaction que j'éprouve en voyant vos succès à la clinique, je vous la dois ; comme je vous dois tant d'affection et de précieux services rendus à tous les miens ; je n'oublierai jamais notamment l'inaltérable dévouement, avec lequel vous avez essayé de retarder le deuil récent qui m'a obligé à faire ajourner cette fête...

Vous, GUIBAL et DIFFRE, les vieux amis de toutes les heures, des heures troubles et difficiles comme des heures joyeuses et rayonnantes, mes collaborateurs et mes conseillers notamment à l'Association de prévoyance et de secours mutuels des médecins de l'Hérault... En vous, je salue avec une infinie tendresse tous les confrères qui ont toujours été si bons pour moi, qui honorent si grandement notre belle profession et que nos Ecoles sont si fières d'avoir formés. Par notre vieux attachement mutuel ne sommes-nous pas la plus vivante et la plus éloquente manifestation des liens qui unissent et identifient ceux que de ridicules malentendus ont voulu présenter comme des adversaires : les praticiens et les enseignants. Pour moi, les deux vies ont été inséparables et je vous assure qu'à l'heure de la retraite j'emporterai et garderai, avec le même orgueil, mes souvenirs de profession et mes souvenirs de professeur.

Et vous, RIMBAUD, qui avez personnellement pris tant de peine pour l'organisation et la réussite de cette fête ; VEDEL, GAUSSEL, mes collaborateurs d'autan, mes collègues d'aujourd'hui, vous, à qui j'associe tous mes anciens chefs de clinique comme JUSTIN CALMETE, le professeur de Beyrouth ; GIBERT, de Narbonne ; SACAZE, de Perpignan ; vous symbolisez pour moi ce travail en commun qui, spécialement à la clinique, est à la fois la condition, le fondement et l'agrément du travail professoral. Un professeur ne vaut et ne sert que par ses collaborateurs ; il lance quelques idées ; eux, non seulement les développent, mais les agrandissent, leur donnent la vie, les renouvellent, en créent d'autres ; et c'est un échange charmant et superbe de pensées, généreusement communiquées, d'où jaillit le progrès, d'où sort vraiment l'enseignement utile et fécond.

Et, à vous six, mes bien chers amis, je dois enfin ce que je considère comme la chance suprême, la chance qui couronne

splendidement toutes les autres : vous avez demandé à INJALBERT de réaliser, avec son cœur de compatriote et avec son grand talent de sculpteur, de réaliser l'idée charmante que vous aviez eue de ce magnifique buste et de cette belle médaille.

Sollicité par vous, le Maître s'est aimablement rappelé que nous nous étions vus sur l'Esplanade, choisissant ensemble le futur emplacement de son magnifique monument à Auguste Comte. Et l'auteur des Lions du Peyrou (de ces lions, dont tous les Montpelliérains sont si fiers) a accepté et, avec un désintéressement qui augmente encore la beauté du geste, il a fait ces deux merveilles, que vous avez sous les yeux : le buste et la médaille.

Je n'oublierai jamais l'émerveillement avec lequel nous avons vu, mon fils et moi, dans l'atelier du boulevard Arago et dans celui de Béziers, nous avons vu la glaise se former et vivre sous les doigts du maître, s'animer de toute la flamme du génie du sculpteur.

Ce buste n'est pas seulement un chef-d'œuvre à ajouter à tous ceux que nous connaissons d'INJALBERT ; c'est encore un merveilleux tour de force. Le maître a réussi à faire quelque chose de très beau et de très ressemblant avec un modèle, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'il n'est pas beau. A ce degré, le génie tient de la magie.

La médaille est une belle œuvre par ses deux faces : d'un côté, par l'originalité du trois quarts qui la distingue immédiatement de toutes les œuvres similaires, signées par les médailistes les plus autorisés ; de l'autre côté (c'est celui qui m'intéresse le plus) par cette vue de la Faculté et de la Cathédrale, qui reproduit ce que je vois de mon cabinet quand je travaille et qui symbolise merveilleusement les deux grandes passions de ma vie : la Faculté et la Cathédrale, à l'ombre desquelles je suis né et j'espère mourir.

Dans le discours déjà cité plus haut, HANOTAUX raconte des entretiens, auxquels, témoin muet mais très intéressé, il a assisté entre Taine et Pasteur, sur la grande question des rapports de la science et de la religion. Devant le puissant raisonneur qu'était Taine, « intimidé », Pasteur « se défendait mal ». Mais, « à la fin, poussé dans ses derniers retranchements, il tenait tête et, en paroles hachées, irrésistibles presque violentes, il proclamait le cœur plus vaste que l'esprit, la foi nécessaire à la science, le créateur nécessaire à la créature. Son génie, humble et fier à la fois, franchiss-

sait sans hésitation la limite qui arrête la recherche positive aux bords de l'illimité ».

Comme ce grand génie, qui a rénové et transformé toute la médecine contemporaine et dont les découvertes ont permis de sauver tant d'existences, comme PASTEUR eut trouvé belle cette médaille qui montre le laboratoire et l'oratoire, côté à côté, adossés l'un à l'autre, non comme deux citadelles ennemis mais comme deux monuments alliés, s'étayant mutuellement et se complétant pour accroître le plus possible le bonheur et la consolation de l'homme et spécialement de l'homme qui souffre, dans son âme ou dans son corps.

La médaille d'INJALBERT et le symbole qu'elle représente vivront éternellement, alors que la figure qui en a été le prétexte sera depuis longtemps effacée de la mémoire des hommes. Et ainsi on peut dire que cette fête dépasse de toute la hauteur d'une grande doctrine la mince personnalité qui l'a motivée.

M. Bergeret s'obstinerait-il encore à regarder « comme une petite personne maigre et sans grâce » sa « médiocrité » qui a abouti à de tels résultats !

MESSIEURS LES ÉTUDIANTS,

Dans cette enceinte, tout vous est, en définitive, destiné ; tout doit aboutir à vous ; tout doit être un enseignement pour vous, c'est à vous que doit s'adresser la conclusion de toutes les cérémonies.

Dans l'allocution que je viens de prononcer en réponse aux aimables et éloquents discours qui m'avaient été adressés, il n'y a pas seulement des paroles de reconnaissance et de remerciements, il y a tout un plaidoyer contre le *pessimisme*, qui est la maladie la plus dangereuse pour les jeunes générations.

Croyez à la chance. Ne vous découragez pas si elle tarde à venir. Elle vient toujours. Seulement il faut se tenir prêt à l'accueillir, être armé pour en profiter.

CAILLAVET et DE FIERS, qui cachent souvent une très profonde philosophie sous leurs propos légers, font dire quelque part à l'un de leurs personnages : « Il faut être contents..., il faut être bons amis avec la vie. Elle n'est pas si méchante qu'on dit. Il y a du vilain temps, bien sûr ; mais il y a des éclaircies, c'est à ce

moment-là qu'il faut aller se promener. Seulement la plupart des gens ont la manie de sortir quand il pleut ; alors ils se mouillent, c'est de leur faute. Chaque chose en son temps, chaque homme à sa place, on doit faucher le foin quand il est haut, le blé quand il est mûr et accoster le bonheur quand il passe par là... Il passe toujours ».

Sous sa forme légère et jolie, cette philosophie ne vous plait-elle pas plus que le pessimisme des sectateurs de Bouddha, d'après lesquels l'histoire de l'humanité est symbolisée dans une roue fatale, sur laquelle sont liés tous les hommes, recommençant tous la même aventure et impitoyablement broyés par la douleur et la mort sans que l'humanité fasse un pas et échappe à ce piétinement féroce.

Non. Ne croyez pas cela.

Voyez, au contraire, l'humanité constamment emportée dans une ascension glorieuse vers une lumière toujours plus grande, plus haute et plus étincelante.

Si vous travaillez, si vous peinez, si vous souffrez, si votre effort est bon, grand et dévoué, il servira à l'humanité tout entière et la conscience de cette collaboration au progrès général vous récompensera.

Chacun a sa mission en ce monde. Quelque modeste qu'elle puisse être, elle existe, doit nous satisfaire et suffit à nous faire aimer la vie.

Vous comprenez, Messieurs, pourquoi je ne suis pas de l'avis de M. Bergeret, pourquoi, à la fin de la magnifique fête d'aujourd'hui, je me sens tout orgueilleux du résultat obtenu, tout confus de voir la récompense dépasser ainsi la valeur de mon œuvre ; pourquoi, tout en regrettant de n'avoir pas pu faire plus, je ne suis pas triste, je suis au contraire joyeux, parce que je crois avoir fait ce que mes moyens me permettaient de faire ; pourquoi j'aime la vie, telle que Dieu me l'a faite et pourquoi, à l'heure du *Nunc Dimittis*, en mourant tranquille et confiant, je dirai comme LOUIS VEUILLOT :

*Placez à mon côté ma plume,
Sur mon front le Christ, mon orgueil,
Sous mes pieds mettez ce volume
Et clouez en paix le cercueil.*

Et maintenant, mes bien chers amis, allons boire un verre de champagne pour que ce dénouement, inévitable, ne se produise du moins que le plus tard possible !

Après la cérémonie, Madame Grasset et M. le professeur Grasset reçurent, dans les salons de M. le Recteur à l'Université ; et, en vidant, une coupe de champagne, tous voulurent leur renouveler leurs félicitations et leur redire la joie et la douce émotion qu'ils avaient éprouvées au cours de cette inoubliable fête.

L. R.

BIBLIOGRAPHIE

Leçons de chirurgie urinaire (Lariboisière, 1908-1909-1911, Necker, 1910), par G. MARION, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, chirurgien de l'Hôpital Lariboisière (service Civiale). 1 vol. gr. in-8° de 364 pages, 84 figures et 4 planches hors-texte en couleurs. Prix, 10 fr. — Masson et Cie, éditeurs, libraires de l'Académie de Médecine, 120, boulevard Saint-Germain, Paris (6^e).

Le docteur Marion a réuni dans ce volume quelques-unes des leçons de clinique qu'il a professées dans ces quatre dernières années. Le présent ouvrage répond donc à des préoccupations didactiques et possède au plus haut point les caractères de clarté et de méthode qu'on est en droit d'exiger dans un enseignement. Mais, en même temps, le choix des matières traitées, l'esprit dans lequel elles sont abordées, enfin la compétence particulière de leur auteur, font de l'ensemble de ces leçons un véritable « *Manuel des questions actuelles de chirurgie urinaire* », un recueil vivant et pleinement à jour des problèmes qui se posent aux spécialistes.

On ne s'étonnera donc point de trouver ici sur le diagnostic, la technique des investigations ou des opérations, des pages que liront avec intérêt tous les chirurgiens qui veulent se tenir au courant, dans une branche de la médecine qui progresse tous les jours.

PRINCIPALES QUESTIONS TRAITÉES. — *Rein* : Diagnostic des gros reins, Anurie, Chylurie, Tuberculose rénale, Pyélonéphrite de la